

Voir

avec trois poètes et un tableau.

Que voyons-nous, aujourd'hui, alors qu'il nous est possible, grâce aux moyens techniques dont nous disposons, de voir tout ou presque (de l'infime à l'immense, et partout) ? Il n'est pas un recoin ni un instant, semble-t-il, qui puisse échapper à notre vue. Cette possibilité de tout voir – et de tout mettre en image, immédiatement, en quelques gestes simples – augmente-t-il notre vision du monde ? Je ne crois pas. Parce que nous sommes d'abord aveuglés par notre regard. Voir se dérobe sans cesse et ce qu'il nous est donné d'atteindre ne l'est que par déplacements. Un jour, j'ai noté cette phrase du poète Jacques Dupin : *« Comme si j'étais condamné à voir en marchant. En parlant. À voir ce dont je parle et à parler justement parce que je ne vois pas »*. Et je la complète avec ce que note un autre poète, James Sacré : *« je suis devant un tableau (ou une photo) comme devant un paysage. Ce n'est pas tout à fait vrai [...] je ne peux pas, pour de vrai, me promener dans ses couleurs. Il y a comme des limites à l'usage corporel qu'on peut faire d'un tableau. »* Ces quelques lignes me paraissent essentielles. Nous devons nous méfier de nos yeux si nous voulons voir un tant soit peu. Et surtout, ne prenons pas les images qui se présentent à nous pour la réalité. Mais, qu'elles ne soient pas la réalité ne nous empêche pas de les traverser. Nous devons en faire usage : il faut parler, marcher disent les poètes. Pour voir, nous devons extraire une parole de nos yeux (tenter de trouver une parole juste, toujours en défi d'elle-même), et nous sommes condamnés à marcher dans cette parole. Nous sommes condamnés à *faire*, à peindre, à marcher dans notre peinture en parlant, à prendre les images qu'on nous donne pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire un matériau, pour déjouer l'immédiateté menteuse. Un troisième poète, Bernard Noël écrit ceci : *« L'image efficace est aujourd'hui mouvante, et d'un mouvement si persistant qu'il occupe toute la place. Au lieu de pousser à la réflexion, il ne lui en laisse pas le temps et suscite une identification vide parce que passive et sans distance. »* Mais je crois qu'il est inutile de commenter davantage le propos de ces trois poètes. En quelques phrases, ils donnent à qui veut l'occasion de mettre en question ce que *voir* signifie.

Pour ma part, je tente de voir en peignant, en fabriquant des images lentes. Je me suis astreint à l'espace étroit d'un seul tableau d'un mètre par un mètre. Je me suis mis à peindre et repeindre cette seule surface, à la traverser patiemment, jour après jour, à la reprendre, à la recouvrir inlassablement, à la penser, à la laisser penser et infuser dans mes yeux. Faire des tableaux ne m'intéresse pas. Multiplier les occasions de les montrer ne m'intéresse pas non plus. Peindre me passionne. Peindre seulement. Peindre pour voir et laver mes yeux. Voir les images qui se font puis disparaissent lentement sous d'autres images : ce qu'il nous est donné d'atteindre ne l'est que par déplacements. J'assiste à la disparition des mauvais tableaux, j'assiste également à la disparition des bons tableaux. Et la surface s'épaissit peu à peu de ces disparitions successives, elle s'en nourrit. Et peut-être qu'il se dresse, sous les couleurs, un autre tableau. Un tableau d'ombre, perpendiculaire à la surface, dans l'épaisseur. Ce que je vois repose sur ce que je ne vois plus. De même, derrière chaque image que j'observe, il y a toujours un geste... Et l'image voudrait nous faire oublier ce geste qui la fonde. Ce que je vois ne doit pas éclipser ce que je ne vois pas. Voir ne peut être qu'une expérience double : être attentif à ce qui se présente et à ce qu'absente cette présence. Un état du tableau fait disparaître le précédant, mais ne l'annule pas. Je m'étais dit qu'il faudrait cesser de peindre cet unique tableau quand il serait devenu un cube, à force de fines couches de peintures accumulées les unes sur les autres. Mais une vie ne devrait pas suffire à atteindre cet état. Je me contente donc de travailler à un tableau « inachevable ». Cet « inachevable » est ma vision du monde.

Aaron Clarke, peintre